

UN GALION DE PAPIER

L'Autre, ce n'est pas ce qui tourne dans la tête, une ritournelle ou une ruminantion : c'est le saisissant qui brise la pensée, un éclair, un orage, une averse.

Le chant du merle nous sur-prend et nous arrache à nos pensées, un papillon sur la vitre, une fleur qui nous désarme : ce qui jusqu'ici se pensait soudainement se contemple, ruine les évidences, nous désempare de toutes nos certitudes, nous impose une vérité qui n'est plus affaire de la pensée dont il nous dessaisit.

En avril le sol s'efface sous les jonquilles, en mai sous le muguet : le sol forestier se dit avec des fleurs et s'interdit au piétinement : le promeneur interrompt sa marche et confie le pas à son regard qui ne se lasse pas de cet invraisemblable, de cette soudaine divination d'une terre qu'il foulait jusque-là avec indifférence et résignation quand la forêt devient pentue et, sous les pierres qui roulent, infranchissable.

Soleil, source de lumière qui s'abat sur les prés !

La pluie de tes rayons, jusqu'à la nuit tombée,
Réchauffe tous ces agneaux et l'herbe savourée
Dont les brebis se gorgent et qui fera leur lait.

Vois-tu, ô ma compagne, cette laine de quoi tisser
Les chandails et mitaines à nos corps ajustés
Qui, dans l'hiver prochain, du froid pour consoler
Offriront cet abri à nos deux corps gelés.

Les agneaux sont gardiens de nos maigres santés :
Il n'y faut qu'au métier deux aiguilles ajouter !
Tricote, ô ma douleur, de quoi nous protéger
Des affres de décembre qui meurent en février.

Or l'agneau de sa mère a tout le pis tiré :
Il lui faut à présent son avenir brouter !
Du sein à l'herbe verte il doit se résigner
À glaner de la terre ce qu'il peut y puiser.

Reprends le fil de l'eau et laisse-toi emporter
Plus loin que cette laine dont ils sont habillés ;
Dans un grand bois le ru audacieux s'est glissé,
Son flot est un serpent par l'ombrage aspiré.

Sur son bord en amont un vieux saule a pleuré :
Ne t'en vas pas l'ami, demeure à mes côtés !
La solitude me pèse, j'ai tant de larmes versé :
Je t'en ferai de l'ombre, ô murmure enchanté.

Nomade est le ruisseau qui ne fait que passer
Et emporte au lointain ce qu'on lui a confié ;
Ne demeurent que les pierres de son lit caressé
Et quelques écrevisses à ses berges enchainées.

Le ruisseau est fuyant, par la source destiné
À sillonner la plaine, s'étendre et abreuver
Les hommes et le troupeau à la fontaine sacrée
Qui en garde la fraîcheur et la Sérénité.

Il n'est que réconfort pour tous les assoiffés
Y puisant la mesure du labeur transpiré ;
Détour par le lavoir : les corps se sont courbés
Et frottent avec ardeur les étoffes maculées.

Par le trop-plein s'échappent la mousse et le souillé,
De froid les mains se tordent sur les planches à laver ;
Sur les bords du bassin les ragots échangés
S'entassent dans les baquets, au propre mélangés.

Le linge qui s'y recueille, de tous ces mots froissé,
Au fil sera tendu, de soleil asséché ;
Et déjà sur le poêle le fer mis à chauffer
Attends sur les tissus qu'une main veuille le guider.

Sur les bords du ruisseau l'enfance aime à jouer :
Elle confie à son cours des galions de papier
Qu'elle regarde s'éloigner, vers la mer ballotés,
Et puis qui disparaissent au bout de ses pensées.

Au pied de l'horizon, de son bateau happé
S'apercevant l'enfance qu'il ne s'est échoué,
Elle imagine sa course, l'océan traversé
Et des îles mystérieuses où l'ancre est déposée.

Et le soir dans son lit, la prière terminée,
Elle resonge au bateau sur les rives accosté
D'un ilot dans la mer par d'étranges habité,
Puis confie au sommeil de ses rêves le bercer.

L'enfance a trop dormi, c'est l'heure de s'éveiller
Et d'oublier les jeux de Malice débordés ;
S'il a grandi, c'est sûr, aussi haut que l'ivraie,
Court sur une eau lointaine un galion de papier.